

**DISCOURS**

PRONONCÉ PAR

**M. Maurice SCHUMANN**

délégué de l'Académie française

pour la remise du

**PRIX CINO DEL DUCA**

attribué à

**M. Henri GOUHIER**

à la fondation Simone et Cino Del Duca.

à Paris, le 19 octobre 1988

Monsieur,

On murmure que vous êtes âgé de quatre-vingt-dix ans. Pour mesurer à quel point cette rumeur est trompeuse, il suffit de jeter deux coups d'œil le premier sur votre sveltesse physique, qui est l'emblème de votre agilité intellectuelle, le second, sur votre état civil. C'est le 5 décembre 1898 que vous êtes né à l'ombre de la cathédrale d'Auxerre. Nous sommes le 19 octobre 1988. Vous donner dès aujourd'hui l'âge qui ne sera le vôtre que dans quarante-six jours, c'est faire injure à la plus belle peut-être des pensées dont fourmille la cinquantaine d'ouvrages enfantés par votre labeur incessant : « La conscience de durer est durée de la conscience. » Ce genre de trouvaille synthétique — qui survient à la fin d'une ample analyse, avec une sorte de lente démarche et de douceur naturelle — n'est-il pas, au demeurant, le caractère distinctif de votre style ? J'en veux pour preuve la péroration du discours de Réception que vous avez prononcé sous la Coupole le 22 novembre 1979, c'est-à-dire à l'époque lointaine où vous étiez un tout jeune octogénaire. Vous aviez lu les livres d'Étienne Gilson, votre prédécesseur, à mesure qu'ils paraissaient; mais, pour composer l'éloge du maître qui — selon la superbe image de notre confrère Jean Guilton — donna son « portail royal » à la cathédrale gothique, vous ne vous êtes pas contenté de les relire séparément : « Voici, nous avez-vous dit, que *les œuvres* sont devenues *une œuvre* ; ce qui était successif se présente comme simultané et les contours se détachent comme dans un paysage vu d'avion. *Merci, Messieurs, pour les heures que j'ai passées à découvrir ce que je connaissais.* » On pense aux vrais mots d'auteur, ceux qui, pastichant Pascal, semblent dire à l'homme de théâtre : « Tu ne m'aurais pas trouvé si tu m'avais cherché. »

Théâtre : je viens de prononcer un mot qui me fait revivre ma première rencontre avec le nom d'Henri Gouhier. La scène se passe il y a un peu plus de soixante ans dans la cour de récréation du lycée Janson de Sailly. Mon professeur de philosophie, M. François Roussel, vient de lire vos thèses consacrées à Malebranche, à sa vocation et à son expérience religieuse. Elles l'ont tellement frappé qu'il s'y réfère au début, au milieu et à la fin de chacun de ses cours, en vous appelant « le jeune Gouhier », ce qui nous déconcerte parce que — pour un lycéen de seize ans et demi — un docteur ès lettres n'est pas vraiment jeune, même s'il a conquis son grade avant la trentaine. M. Roussel commet d'ailleurs une erreur : il nous parle de votre coup de maître comme s'il était un coup d'essai. Il vous connaît mal ! Vos thèses sont de 1926 ; mais, dès 1924, vous aviez « rétabli l'unité de Descartes » en publiant une étude qui, remise sur le métier, n'a rien perdu de sa modernité. Écoutez-vous ! « Son regard tranquille s'est porté sur l'univers et il ne l'a pas trouvé trop grand pour lui » : voilà, Monsieur, la plume de vos vingt-quatre ans ; elle n'a, Dieu merci, jamais vieilli et votre main ne s'en est jamais dessaisie, jamais, pas un seul jour.

Mais hâtons-nous de retrouver M. Roussel avant la fin de la récréation : « Il paraît — me dit-il — que le jeune Gouhier va tous les soirs au théâtre. À vrai dire, cela ne m'étonne pas. L'ouvrage de Malebranche que je préfère est un opuscule intitulé : *Entretien entre un philosophe chrétien et un philosophe chinois sur l'existence de Dieu*. Ce dialogue est théâtral à souhait... » Vous avouerez-vous que je n'ai pas trouvé, au long des six dernières décennies, le temps de vérifier le jugement de M. Roussel ? Mais j'ai appris, en vous lisant, à mieux saisir ce que votre cher Barrès appelait « un homme-un » (avec un tiret entre le substantif et l'adjectif numéral). Le philosophe du théâtre, l'auteur (en particulier) de cet admirable essai sur *Antonin Artaud et l'essence du théâtre* où je vois un modèle d'audace dans la clarté, est bien le penseur jumeau de celui dont l'ambition didactique, ou plutôt (comme dit Bergson) l'énergie spirituelle, est résumée par deux titres : *La philosophie et son histoire*, *L'histoire et sa philosophie*.

Chère Simone del Duca, vous dont le mécénat généreux et discret nous laisse avec tant de délicatesse seuls maîtres de nos choix, sachez bien (mais vous n'en avez jamais douté) que c'est l'humanisme moderne, sous son visage d'hier mais aussi de demain, qui, conformément au vœu du fondateur,

est aujourd'hui couronné. Dans sa *Recherche de la vérité*, vocation que lui a léguée Malebranche, Henri Gouhier est passé — presque insensiblement — de la philosophie de l'Histoire à la philosophie contre une Histoire : la nôtre. Plus les idéologies conquérantes, apparemment rivales, fondamentalement complices, perfectionnaient les techniques de la destruction massive ou personnelle, mieux vous nous avez enseigné, Maître, presque implicitement, en vous gardant de l'emphase des grandes déductions, à opposer les exigences de la foi aux couperets de l'intolérance. Pour vous comme pour Malebranche, la cause efficace est Dieu; mais, parce que les causes naturelles sont « occasionnelles », il vous paraît plus sain de comprendre que de juger, d'amener les grands disparus à revivre avec nous que de les exhumer pour les disséquer. Ainsi les lumières obliques dont vous éclairez tant de visages — de René Descartes à Antonin Artaud, de Malebranche à Marie Noël, de Benjamin Constant, Auguste Comte et Maine de Biran à Barrès et Bergson — composent un faisceau qui est, en vérité, vous-même. Non certes que vous priviez de leur singularité chacune de ces visions successives et changeantes qu'on appelle les philosophies. Mais vous les forcez à reconnaître qu'elles sont des événements, et non des avènements. Et c'est par ce cheminement que vous fûtes le premier et le plus discret des grands esprits grâce auxquels le XXI<sup>e</sup> siècle se gardera peut-être de ce fatal glissement d'une méthode — darwinisme, marxisme, freudisme — vers un dieu mythique — racisme, millénarisme, débordements — qui exige, quel que soit son nom, les mêmes sacrifices humains.

Pour décrire ce visage apaisant que chaque jeudi nous offre comme une sorte de récompense, Jean Guitton vous applique les mots par lesquels Bossuet, dans la plus belle de ses *Oraisons*, définissait Nicolas Cornet, cet autre docteur en Sorbonne : « Sage, tranquille et posé ». Sage ? Oui certes ! Posé ? Nous pouvons en croire nos yeux. Tranquille ? J'en suis moins sûr. Car, en acceptant avec confusion le privilège de vous remettre ce beau prix, j'ai le sentiment d'honorer l'angoisse créatrice des âmes douces qui posséderont la terre.

## RÉPONSE

DE

**M. Henri GOUHIER**

Madame la Présidente fondatrice,

Monsieur le Président et Messieurs les membres du jury,

Les noms des écrivains et des savants qui ont reçu le Prix mondial Cino del Duca disent l'exceptionnel honneur qu'il confère à ses lauréats. Je ne chercherai pas des formules compliquées pour vous exprimer ma reconnaissance; toutefois la nuance de mon remerciement sera le sentiment d'heureuse surprise que j'ai éprouvé quand j'ai appris la bonne nouvelle et qui, même après les généreuses, chaleureuses, affectueuses paroles de M. Maurice Schumann, persiste encore aujourd'hui sous forme d'une question : pourquoi suis-je ici ?

Ce prix est « destiné à récompenser et à mieux faire connaître un auteur dont l'œuvre constitue sous une forme scientifique ou littéraire un message d'humanisme moderne ». Je me suis donc tout naturellement demandé en quoi mon œuvre pouvait constituer un tel message.

À une époque où Étienne Gilson espérait avoir l'occasion de me recevoir sous la Coupole, il m'avait dit : « Mon discours de réception commencera par les dernières lignes de votre *Barrès*. » Le titre du livre, *Notre ami Maurice Barrès*, et les citations qui vont suivre, disent la jeunesse de son auteur. Dans la conclusion d'un ouvrage où « le culte du moi » avait été présenté comme un « humanisme » — « l'humanisme barrésien » — on pouvait lire : « J'en sais un qui, conduit par Barrès, se livra à des fouilles consciencieuses dans son moi, il en eut vite fait le tour; alors il s'avisa que le moi des autres serait sans doute infiniment plus intéressant...

Barrès m'a enseigné la sympathie qui fait l'histoire ; il m'a appris le secret de faire vivre en moi des personnalités qui n'étaient point la mienne... Il m'a conseillé de réserver le je pour les préfaces et de disparaître le plus vite possible... »

Ces « autres » pourvus d'un « moi intéressant » ne pouvaient être n'importe qui... De fait, ce furent Descartes et Pascal, Malebranche et Fénelon, Jean-Jacques Rousseau et Saint-Simon (celui des saint-simoniens), Maine de Biran et Benjamin Constant, Auguste Comte et Bergson.

Inutile de dire que la distance est longue entre les suggestions de « l'humanisme barrésien » et des ouvrages dont la fin est de faire connaître la pensée d'un philosophe. Il en est pourtant resté la conviction que pensée et vie du philosophe ne cessent guère d'être l'une dans l'autre, la biographie montrant le philosophe dans son temps et aussi l'influence de sa philosophie dans sa vie.

Les travaux conçus dans cette perspective impliquent une situation paradoxale à laquelle on donnerait volontiers le nom de re-crétion, avec un trait d'union qui éviterait toute confusion avec celui de récrétion. Descartes crée un système de philosophie; l'historien de Descartes re-crétion ce système. En quoi cette re-crétion est-elle paradoxale ? En ce fait qu'elle imposera un devoir de fidélité tout en reconnaissant un droit à l'originalité.

La re-crétion exige évidemment un devoir de fidélité, et d'abord de fidélité aux textes : avons-nous tous les textes ? Ceux que nous avons sont-ils corrects ? Disposons-nous de manuscrits ? Peut-on se fier aux témoignages que nous possédons ? Il y a parfois dans la re-crétion un travail préliminaire d'artisanat. Il y a toujours devoir de fidélité à l'esprit : rappelons qu'il ne s'agit pas ici du philosophe qui demande à Descartes ce que sa philosophie peut donner aux hommes de notre temps, ou du philosophe qui étudie dans la philosophie de Descartes une logique qui conduirait au spinozisme ou au kantisme : nous parlons de la fidélité dans la re-crétion de la philosophie de Descartes telle qu'elle a été pensée et vécue par Descartes dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle.

Le devoir de fidélité à la lettre et à l'esprit doit pourtant s'accommoder d'un droit à l'originalité : dans re-crétion, il y a « création ». Pour re-crétion la philosophie de Descartes, il faut bien choisir un point de vue, privilégié

certains textes, inventer des hypothèses de travail; lire, c'est toujours interpréter... Le Descartes de Guérault n'est pas le Descartes d'Alquié, et pourtant, ici et là, nous reconnaissons Descartes...

Cette analyse de la re-création — faut-il vous l'avouer — n'a pas été construite en pensant à l'historien des idées, mais en pensant au metteur en scène. Il s'agissait dans l'œuvre théâtrale de la relation entre le texte et la représentation; plus précisément : entre l'existence dans et par l'écriture et l'existence par la présence du comédien dans l'interprétation du metteur en scène. Cette seconde existence est une re-création, laquelle implique manifestement devoir de fidélité au texte et droit à l'originalité des interprètes. Lorsque Louis Jovet monte *L'École des femmes*, il doit être fidèle au texte de Molière, mais il peut jouer la comédie telle qu'on ne l'avait jamais vue.

Qu'un jour — un jour sans date — un historien des idées ait, rétrospectivement, retrouvé non certes une identité mais une analogie entre son métier et celui du metteur en scène, voilà ce qui lui permet aujourd'hui de ne pas avoir l'air d'oublier dans sa bibliographie, comme s'ils étaient hors de notre sujet, quelques ouvrages sur le théâtre.

Dans la très bienveillante notice remise à l'Agence France-Presse pour annoncer votre décision, j'ai lu avec émotion : « C'est la première fois que le Prix mondial Cino del Duca est décerné à un philosophe. »

Le mot « philosophie » couvre des activités de l'esprit bien, différentes. Et d'abord la Métaphysique — avec une majuscule — qui est toujours plus ou moins directement une réflexion sur l'existence ou l'absence de Dieu. Mais il y a aussi des philosophies de la nature, des philosophies des sciences, des philosophies de l'art, des philosophies du théâtre, des philosophies sociales et politiques, et enfin des histoires de la philosophie. C'est évidemment à l'histoire de la philosophie qu'il faut penser aujourd'hui pour ce que nous appellerions au théâtre « une première ».

Comment alors des ouvrages d'histoire de la philosophie peuvent-ils constituer un message d'humanisme moderne ?

L'historien de la philosophie commencera par priver provisoirement l'humanisme de son *isme*. Il ne cherchera plus à mettre une définition sous

une étiquette, mais à faire connaître, comprendre, aimer des hommes que l'on appellerait des surhommes si le mot n'était déjà retenu par une philosophie particulière.

Entendons-nous. L'histoire de la philosophie ne dessine pas un progrès la chronologie n'est pas une hiérarchie, Bergson n'est pas plus grand que Kant parce qu'il vient après Kant, mais le monde dans lequel il y a Bergson est philosophiquement plus riche que le monde dans lequel il n'était pas encore venu. Lorsqu'un de ces surhommes disparaît, comment ne pas rappeler le mot de D'Annunzio regardant, à la fin de son roman *Le Feu*, la barque funèbre qui quitte Venise avec le cercueil de Richard Wagner : « Le monde semblait diminuer de valeur. »

Faire en sorte que ne disparaisse pas avec eux cette valeur que leur œuvre apportait au monde, voilà, semble-t-il, la vocation humaniste propre à l'histoire des philosophes.